



LIVIA MEINZOLT

LE BRUIT  
DES PAGES

ROMAN

Prix du Livre Romantique  
2019

  
CHARLESTON

---

# LIVIA MEINZOLT

---

## LE BRUIT DES PAGES

2016, Paris

Éva hérite d'une librairie dans le quartier de la Butte aux Cailles. Les exigences du vieux propriétaire avec lequel elle s'était liée d'amitié ? Que la librairie ne soit jamais vendue et qu'Éva y conserve un tableau représentant une jeune femme, penchée sur un carnet, aux pieds d'un acacia majestueux.

Bientôt, elle se prend à imaginer la vie de la femme du tableau, Apollinariya Ivanovna Lubiova, une jeune aristocrate russe, vibrante de rêves et d'idéaux au cœur de l'été 1916.

Mais tandis que les mois passent, fiction et réalité semblent se confondre... Et si la librairie renfermait des mystères insoupçonnés ? Le voyage d'Éva à Saint-Pétersbourg pourrait-il l'aider à comprendre le lien étrange qui l'unit à Apollinariya ?

**« COUP DE CŒUR ! LA QUALITÉ LITTÉRAIRE DE CE ROMAN EST ABSOLUMENT REMARQUABLE. LE CHARME A COMPLÈTEMENT AGI SUR MOI. »**

*Clarisse Sabard, auteure du best-seller*

*Les Lettres de Rose*

Sélectionné par un jury prestigieux présidé par Sophie Jomain.



POCKET



CABOURG



Babelio

Maxi

ISBN : 978-2-36812-461-1



9 782368 124611

18 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« De la frénésie de l'écrivain à la frontière entre réalité et fiction, tout est parfaitement maîtrisé pour que l'on entraperçoive à peine le dénouement. Une chose est sûre : romantique, ce livre l'est ! »

Aurélië, du blog *Mon jardin littéraire*

« Ce roman est une ode à l'art et à l'amour, où les personnages semblent aux mains d'un destin qu'ils ne contrôlent pas. L'écriture est agréable, avec des descriptions riches et des personnages dont la sensibilité est palpable. »

Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammoth*

« Ce livre est une invitation à la poésie, à la littérature et à la musique. Écoutez le bruit des pages, il vous raconte l'histoire d'Éva et Polina, deux personnages que l'on n'a définitivement pas envie de quitter... »

Élodie, du blog *Au Chapitre*

« Une histoire entraînante, douce, poétique et littéraire. Une écriture efficace et juste. Un coup de cœur, un livre que l'on savoure tant pour l'histoire que pour l'amour de la littérature. »

Michelle, du blog *A book is always a good idea*

« Littérature et peinture s'unissent pour donner naissance à un bijou d'écriture. Le bruit des pages n'aura jamais été aussi doux. »

Laura, du blog *Devoratix Libri*

« L'auteure nous conte un récit plein de douceur, de romantisme et de poésie comme je n'en avais pas lu depuis longtemps. »

Alexandra, du blog *La bibliothèque des rêves*

« Une auteure qui transmet bien dans son roman sa passion pour l'écriture, la lecture et le goût des mots. Je suis émerveillée par cette imagination, par la poésie présente dans le livre, l'amour, et le destin des personnages ! »

Marie, du blog *Marie à tout prix happy*

« Entre ambiance feutrée et froid sibérien, ce livre m'a transportée du début à la fin. Éva nous démontre que, lorsque l'on croit en soi et en ses rêves, on peut tout réussir dans la vie. »

Élodie, du blog *Eliot et des livres*

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019  
29 boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-461-1  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Livia Meinzolt

LE BRUIT  
DES PAGES

*Roman*

  
CHARLESTON



*Je suis enceinte.  
Depuis ma naissance, je suis enceinte  
D'une histoire, d'un amour doux et puissant  
Qui transcende les siècles et les frontières.*



## L'AVEU

*« J'ai usé du stratagème ordinaire des romanciers :  
j'ai commencé par des épisodes captivants,  
extraits du milieu ou de la fin,  
et je les ai enveloppés de brouillard. »*

Nikolaï Tchernychevski, *Que faire ?*

*Lundi 27 février 1917, Petrograd*

**I**L-EST-MORT. CE SONT LES TROIS MOTS les plus cuisants que j'ai eu à prononcer. Et pourtant, je ne souffrais pas encore. Non, j'étais bienheureux ! Ce n'est que face à votre douleur que j'ai réalisé mon erreur, ma cruelle illusion d'avoir voulu posséder ce qui ne peut souffrir aucun maître : l'amour. J'ai alors compris que mes espoirs n'étaient que chimères, mais je l'ai compris trop tard. Je l'avais déjà tué.

*Ils l'ont tué, c'est ainsi que je vous l'ai annoncé. C'est vrai, ce n'est pas moi qui ai appuyé sur la gâchette. J'ai juste vu. J'ai vu, et je n'ai pas bougé, glacé, immobile entre les secondes, avec entre mes mains le seul geste capable de le sauver.*

La balle s'est logée dans son dos, juste là, sous l'omoplate, à gauche près du cœur. Je le sais, parce que j'ai vu. J'ai contemplé sa chute, son effondrement sur le pavé.

Son corps entre mes bras, lorsque ses yeux vitreux se sont accrochés aux miens, tremblait encore de l'impact fatal. Il a toussé et de ses lèvres s'est échappé un filet de sang épais. Saisissant ma main sur sa poitrine, il a puisé dans ses ultimes forces pour murmurer :

— Tu prendras soin d'elle, n'est-ce pas ?

J'ai acquiescé, et ses prunelles se sont éteintes.

Et à cet instant, je n'ai pas pensé que mon ami était mort, non. J'ai cru que notre amour avait une chance, et pour cet amour je l'ai sacrifié.

## PREMIÈRE PARTIE

*« L'amour, qui porte des coups si sûrs aux cœurs sensibles,  
blessa cet infortuné par des charmes qu'une mort trop cruelle m'a  
ravis ;  
et cet amour, que ne brave pas longtemps un cœur aimé,  
m'attacha à mon amant d'un lien si durable, que la mort, comme  
tu vois,  
n'en a pas rompu l'étreinte. »*

Dante, A., Chant V de *L'Enfer*, *La Divine Comédie*



## Elle frémit devant la beauté du tableau

**L'**AIR ÉTAIT DOUX, un pigeon prenait son envol, et le ronronnement d'une voiture disparaissait au coin de la rue. Les pas d'une jeune femme résonnaient sur les pavés encore humides, les ondulations de sa longue jupe corolle accompagnant la cadence de sa marche. Élégante, les épaules fines sous un chemisier fleuri, le pied souple, elle s'appelait Éva. Flottant à sa suite, un parfum d'ylang-ylang et une longue chevelure dorée. Ses iris d'azur reflétaient les fenêtres élancées des immeubles, les toits et, un peu plus haut, le ciel dominant Paris.

Éva aimait la rumeur de la ville, fourmilière qui s'éveille, qui bâille, s'étire, s'ébroue, et se prépare pour une nouvelle journée. Elle s'imaginait l'intimité des appartements environnants, les jambes enlacées des amoureux alanguis, le trait d'eye-liner rapide et adroit d'une femme pressée. Mais aujourd'hui, ce n'était pas l'une de ses promenades matinales habituelles. Éva avait une destination bien précise qui l'avait menée vers le quartier de la Butte-aux-Cailles, jusque devant cette façade grisonnante se dressant sur trois étages.

Elle s'immobilisa et contempla les grands volets de bois masquant la vitrine de l'ancienne librairie. Ventre noué, Éva s'avança vers la porte de l'immeuble et nota, lorsqu'elle introduisit la clé, le léger tremblement de ses mains. Elle entra et enclencha la lumière automatique du couloir.

*Plus qu'une porte et j'y suis, courage...*

La poignée familière, ronde et lisse, se rappela à sa paume. À l'intérieur, l'obscurité était complète. Seul le rayon projeté par l'ampoule dessinait quelques reliefs. Éva sortit sa lampe de poche, mais le timide faisceau ne s'avéra pas à la hauteur de ses espérances ; elle avait peur du noir. Bravant son appréhension, elle entra et une odeur âcre lui envahit les narines. Tandis qu'elle cheminait, ses empreintes suivaient ses pas sur la fine couche poussiéreuse.

*Première étape, le compteur. Pas de panique.*

Tout était censé fonctionner, sauf peut-être quelques ampoules ayant rendu l'âme. Elle buta sur une pile de livres qui s'effondra dans un bruit mat, grogna, et poursuivit son avancée jusqu'à la porte à double battant de l'arrière-boutique. Les gonds grincèrent.

*Et mince, il fait encore plus noir ici...*

Petite cuisine, minuscule salle de bains, ainsi qu'une cour sombre et humide. À tâtons, Éva actionna d'avance l'interrupteur et traversa, bras tendus, jusqu'à l'emplacement du compteur. Un clic, l'ampoule au plafond grésilla, et s'éclaira. Éblouie, elle demeura immobile. S'accoutumant à la lumière, ses yeux déchiffrèrent ce qui l'entourait. Elle caressa le papier peint aux motifs floraux défraîchit, frissonna, et retourna dans l'autre pièce toujours plongée dans l'obscurité. Par chance, l'électricité fonctionnait comme prévu. La tâche qui l'attendait n'était pas des moindres, une anarchie littéraire régnait dans chaque recoin, jusqu'au sommet des étagères qui occupaient la quasi-totalité de l'espace. En chêne, lourdes et imposantes, elles formaient un labyrinthe étriqué où s'entassaient quelques milliers d'ouvrages, à la reliure ancienne et abîmée. Le sol n'était pas épargné non plus et un peu partout surgissaient des tours branlantes, prêtes

à s'effondrer à la première secousse. Contre l'un des murs, fière, coincée entre deux étagères, trônait l'antique horloge en acajou dont le balancement demeurait figé. Un nouveau frisson stria l'échine d'Éva.

*Je ne peux plus reculer maintenant. Allez, étape par étape. Tout d'abord, aérer.*

L'endroit était presque irrespirable. Éva ouvrit la porte-fenêtre donnant sur la cour jonchée de détritrus, revint dans la pièce principale et soupira. Sous l'escalier, le vieux piano pleurait son éclat lustré d'antan et supportait, lui aussi, l'assaut des pages poussiéreuses.

Son regard se figea sur les marches menant à l'étage. Sa main, lorsqu'elle la posa sur la rampe, était moite d'appréhension. Le gémissement du bois l'accompagna jusqu'à un couloir sombre desservant trois portes. Elle actionna l'interrupteur et s'arrêta devant la première chambre sur la gauche. Inspirant, elle tourna la poignée et ouvrit grand la porte afin que la lumière pénètre à l'intérieur. Les contours du lit se dessinèrent dans la pénombre.

C'était là qu'elle avait trouvé Ernest, comme endormi. L'émotion lui serra l'estomac et elle prit à nouveau une profonde inspiration.

*Ne pas y penser, efficacité.*

L'ampoule étant grillée, elle avança à l'aveugle jusqu'à la fenêtre. Les volets résistèrent et elle s'y reprit à trois fois avant de venir à bout des gonds grippés. Soulagée par la clarté, elle inspecta la pièce. Rien n'avait changé, chaque chose était à sa place. Seule la poussière rappelait le chemin du temps. Elle ne s'attarda pas et passa à l'autre chambre, plus petite, dont la lucarne donnait sur la cour. Le lit étroit accueillait des piles de livres, magazines et journaux jaunis. Une commode en rotin et une solide armoire partageaient le reste de l'espace. La troisième pièce était plus un débarras qu'autre chose et un bric-à-brac hétéroclite s'y entassait.

*Heureusement que Louna vient m'aider demain...*

Éva avait deux semaines pour s'installer à la librairie avant la fin de son préavis. Là-bas, à son studio, les cartons

étaient déjà emballés, tout était prêt. Le problème était devant ses yeux. Presque deux ans qu'elle n'avait pas voulu remettre les pieds ici. Deux ans où elle n'avait rien fait pour ranger ni nettoyer.

Éva avait rencontré Ernest plusieurs années auparavant, alors qu'elle venait tout juste de s'installer à Paris. Le vieil homme était déjà malade et n'ouvrait plus sa librairie. Le panneau « fermé » l'indiquait d'ailleurs de façon très explicite. Chaque fois qu'Éva passait devant, le grand rideau était tiré et on ne pouvait rien apercevoir à l'intérieur. La vitrine, en revanche, était habitée par quelques livres poussiéreux dont un qui attirait particulièrement son attention. Le titre était en russe, et cela était suffisant pour attiser sa curiosité. Éva, depuis l'enfance, était passionnée par la littérature, l'histoire, et la culture de ce pays.

Un jour, enfin, elle osa sonner. Après plusieurs minutes, le vieil homme vint lui ouvrir en claudiquant. Son visage était doux, son crâne dégarni, sur son nez glissait une paire de petites lunettes rondes et quelques poils blancs s'échappaient de ses grandes oreilles. Ils avaient discuté durant plus d'une heure, de littérature bien entendu, et Éva avait obtenu la permission de revenir farfouiller dans la librairie. Ernest était un érudit et elle s'enrichissait à son contact. Néanmoins, la santé du vieil homme déclinait et elle s'en rendit compte rapidement. Comme il ne voyait plus très bien, elle offrit de lui faire la lecture et cela devint très vite un rituel aussi précieux à l'un qu'à l'autre. Par générosité, mais aussi pour la remercier, Ernest lui laissait emprunter ce qui lui plaisait parmi l'énorme collection et, si d'aventure elle avait un coup de foudre pour un livre, il lui en faisait cadeau de bon cœur. Souvent, elle repartait les bras chargés d'ouvrages de toutes sortes, un sourire béat sur les lèvres. Solitaire, Éva fréquentait peu de gens et la compagnie d'Ernest lui était devenue si agréable qu'elle prit pour habitude de lui faire ses courses et de lui cuisiner des petits plats qu'ils dégustaient en tête à tête autour d'une bonne conversation. Ils parlaient de tout, de la vie,

de l'humain et de la nature, de l'amour, de la mort et du temps qui passe, comme ils pouvaient aussi savourer de longs moments de silence. Les mois passant, Ernest finit par lui donner les clés afin qu'elle puisse aller et venir à sa guise, car même le trajet jusqu'à la porte lui devenait pénible. Sa santé s'aggravait et il refusait l'aide de qui que ce soit, excepté d'Éva, arguant qu'il mourrait bien quand il le faudrait.

Une après-midi, comme il était prévu qu'ils mangent des crêpes, Éva entra avec sa clé et s'installa à la cuisine. Supposant qu'Ernest avait prolongé sa sieste, elle ne le dérangerait pas jusqu'à ce que tout fût prêt. Montant dans sa chambre pour le réveiller, elle eut le douloureux choc de le découvrir allongé dans son lit, paisiblement mort. Sa peine avait été grande, même si elle s'y était préparée maintes fois. Ce à quoi Éva ne s'attendait pas, c'est que le notaire du défunt la contacte pour l'ouverture du testament. Ernest n'avait aucune famille et avait pris soin de l'inscrire comme seule bénéficiaire de tout ce qu'il possédait, la librairie ainsi qu'un maigre pécule qu'elle avait accueilli avec stupeur et gratitude. Pourtant, elle n'y retourna pas. Trop de souvenirs aigres-doux et d'émotions se confrontaient en elle, lui donnant la nausée et la chair de poule à la seule idée d'y remettre les pieds.

Son rythme de travail s'intensifiant, Éva se plongea avec frénésie dans ses études de lettres, remisant l'existence de la librairie dans un coin de sa mémoire jusqu'à ce qu'en cette année 2016, à la fin du mois de février, les propriétaires de son studio lui annoncent qu'ils ne pourraient pas renouveler le bail. L'endroit devait être libéré fin mai. Trop préoccupée par les examens approchants et malgré les mises en garde de ses proches, Éva négligea ses recherches d'un nouvel appartement et se retrouva, ses examens achevés, au pied du mur, à court de temps et d'options. Elle se rendit à l'évidence : emménager à la librairie était sa seule solution. La montagne de travail et de rangement était considérable, voilà qui était sûr, mais au moins elle ne s'ennuierait pas.

Toujours debout face au débarras, Éva avisa un cadre emballé et se fraya un chemin jusqu'à lui. Elle le déshabilla et constata que la toile, correctement protégée, n'avait pas été endommagée. L'orientant vers la lumière, elle frémit devant la beauté du tableau.

Un ciel bleu où s'étiraient des nuages cotonneux, une clairière constellée de fleurs et de coquelicots, bordée d'une forêt de pins, de bouleaux et autres arbres inconnus. Au premier plan, sur la gauche, un acacia aux racines noueuses et au feuillage tendre veillait sur la prairie. Presque dissimulée par le large tronc, courbée sur un carnet, les jambes repliées sous une robe blanche à volants, une jeune fille écrivait. À son côté reposait une ombrelle et au loin une silhouette fauve apparaissait, bondissant d'entre les hautes herbes. Au bas de la peinture, Éva aperçut une date quelque peu effacée, 1916. Même si elle connaissait l'alphabet cyrillique, l'écriture fine et penchée au bas du tableau ne fut pas aisée à déchiffrer. Elle y parvint tout de même et comprit, après quelques recherches, que c'était là le nom d'une ville du Caucase, *Kislovodsk*, au sud de la Russie.

*Alors ça doit être lui, le fameux tableau du testament qui ne doit jamais quitter la librairie...*

Émue, Éva l'emporta avec elle. Après une intense contemplation, elle le posa sur la commode de sa future chambre en vue de l'accrocher, bien au centre, au mur face à son lit.

Deux semaines plus tard, le studio d'Éva était enfin rendu et la librairie, heureuse, avait retrouvé quelques couleurs et vomi le trop-plein qui l'étouffait. Frottant, triant, dépoussiérant, vidant, transportant, les deux amies n'avaient pas arrêté une seconde. L'ancienne chambre d'Ernest avait été élue comme nouveau salon, bureau, et bibliothèque confondus. Éva dormirait dans l'autre, mais pas encore. Pour le moment, elle logeait chez Louna et appréhendait cette première nuit seule.

S'affalant sur le canapé, son amie repoussa les boucles brunes qui lui tombaient devant les yeux et soupira. De petite taille, le regard mordoré et le sourire ravageur, elle avait un physique sportif, mais conservait malgré tout quelques rondeurs qui enrobaient ses muscles, ses joues, et sublimaient sa féminité.

— Je déclare le marathon des cartons officiellement terminé !

Et elle souleva faiblement le poing en signe de victoire.

— Ou pas, marmonna Éva, observant les piles de boîtes attendant patiemment leur libération.

Elle soupira et massa ses cervicales douloureuses.

— Maintenant qu'il n'y a plus le stress de l'état des lieux, remarqua Louna, tu peux faire ça à ton rythme, aménager tranquillement ta librairie, puis tu verras au fur et à mesure.

— Oui, c'est ce que je me dis. Du repos, du temps pour moi, ça ne peut que me faire du bien... De toute façon, je ne me sentais pas de commencer le master en septembre. Avec l'argent d'Ernest que j'avais mis de côté, je peux vivre pendant au moins un an. Surtout que je ne dépense presque rien au quotidien... J'ai vraiment envie de me poser, de faire le point. Il y a tellement de choses à faire ici, et de possibilités...

— Et ça ne te dirait pas de venir passer quelques semaines à Bali avec moi, cet hiver ? T'as du temps, des sous de côté, ce serait sympa, non ? C'est un peu tôt pour penser à ça, on n'est que début juin, mais je suis sûre que ça te ferait du bien un bon break, les orteils en éventail sur le sable blanc !

— Mmm, si je venais, ce serait pour toi, pour rencontrer tes amis, voir ta maison, mais certainement pas pour la plage. Au fait, tu repars quand déjà ?

— Le 12 novembre, ça te laisse encore du temps pour te décider... Je parie qu'une fois là-bas tu changeras d'avis. L'eau turquoise, transparente, la beauté des récifs, personne ne peut y résister, crois-moi !

— Rivière, piscine, lagon, baignoire, c'est pareil pour moi. Je déteste le contact de l'eau, je ne supporte pas de

nager, je coule à moitié, et la tête immergée ça m'angoisse. Prendre une douche est déjà une épreuve, alors la mer, je t'en parle pas !

— Oui, oui, je sais...

— Et puis, sans vouloir te vexer, si je me payais un billet d'avion cet hiver, ce serait plutôt pour la neige en Russie...

— Pourquoi tu ne le fais pas dans ce cas, depuis le temps que tu en parles ?

— Oh, mais, j'y pense très sérieusement ! En plus, du 8 au 16 mars c'est le centenaire de la révolution de Février. J'aimerais bien y aller à cette période, faire le parallèle avec l'histoire en étant sur place, mais j'ai peur qu'il n'y ait pas beaucoup de neige. Mars c'est un peu tard...

— Mais pourquoi appeler ça la révolution de Février, si c'est en mars ?

— Parce qu'à l'époque, les Russes suivaient le calendrier julien et il y a treize jours de décalage avec le grégorien, notre calendrier. Donc, la Révolution a débuté le 23 février.

— Je comprends mieux... N'empêche, ce serait un joli cadeau à te faire pour ton anniversaire. Entre toi et ta mère, j'oublie toujours, c'est le 12 ou le 13 mars ?

— Le 12, mais tu sais que je n'aime pas le fêter.

— Oui, mais là c'est différent, tu serais à Saint-Pétersbourg !

Éva se tourna vers son amie en souriant.

— C'est vrai, ce serait un beau cadeau... Tu sais, je rêve tellement souvent que je me balade dans les rues enneigées de cette ville que c'est presque comme si j'y étais déjà allée !

Il leur fallut une dizaine de jours supplémentaires pour rendre l'endroit habitable. Même la salle de bains, bien que toujours minuscule, était propre et accueillante, et la cuisine avait été réaménagée au mieux. La petite chambre hébergeait désormais un lit deux places, occupant la majorité de l'espace, mais la commode en rotin avait pu être conservée, au détriment de l'armoire. Le débarras avait quant à lui grossi sa collection de meubles et cartons.

Au rez-de-chaussée, les imposantes étagères, ainsi que les livres qui les garnissaient, étaient restées à leur place. Par contre, tous les ouvrages qui traînaient ici et là avaient été transportés à l'étage, devenu le quartier général. L'endroit ressemblait peu à peu au nid douillet auquel Éva aspirait. Dans le salon et la chambre, deux immenses tapis, l'un pourpre et l'autre émeraude, recouvraient le plancher. Sur un large pan de mur, Éva avait fixé des étagères où ses livres s'alignaient fièrement. Le bureau quant à lui se dorait au soleil qui se déversait par la fenêtre. Cerise sur le gâteau, une étonnante diversité de plantes vertes et touffues avait envahi chacune des pièces, car la verdure était indispensable à Éva. Depuis qu'elle habitait Paris, celle-ci lui manquait terriblement. Profitant donc de l'espace que lui offrait la librairie et emportée par son élan, elle avait transformé l'endroit en jungle d'intérieur. Un asparagus par-ci, un alocasia par-là, un lierre chevelu ici, un ficus dans ce coin ; elle s'en était donné à cœur joie. Aussitôt la végétation installée, elle put enfin se dire : « Oui, c'est chez moi, c'est mon cocon. »

Étendues sur le tapis moelleux, un coussin sous leur tête, les deux amies bavardaient en fumant de l'herbe et fêtaient la première nuit qu'Éva s'apprêtait à passer dans sa nouvelle demeure. Faisant rougir et crépiter la braise, elle recracha un épais nuage.

— Être entourée de livres, je crois que c'est la vision que je me suis toujours faite du paradis.

Elle se redressa pour boire une gorgée de thé et grimaça au contact du liquide froid. Rapprochant le cendrier, Louna l'interrogea :

— Ça fait longtemps que tu n'as pas écrit une nouvelle... quelque chose ?

— Oh oui. Mais je crois que ça me frustre plus d'écrire que de ne pas le faire. Je n'arrive pas à inventer une histoire qui me plaît, une qui n'avorte pas au bout de vingt pages, et à chaque fois ça me contrarie tellement... Et puis, avec les études, je n'ai pas vraiment eu le temps de faire autre chose.

Éva tourna la tasse entre ses mains et s'absorba dans la contemplation du dépôt brun qui couvrait les parois, tandis que Louna parcourait du regard les étagères emplies de livres.

— Tous ces bouquins autour de toi, ça devrait t'inspirer.

— C'est sûr..., ou me bloquer encore plus.

— Tu le sais peut-être, mais j'ai entendu dire que la meilleure solution pour se libérer de la page blanche, c'est de pratiquer. Écrire tout et n'importe quoi s'il le faut et que rien d'autre ne vient, mais écrire. Sans faire attention à la qualité, sans se juger, en se laissant totalement aller...

— Mmm, si ça peut m'aider à écrire un roman, je suis prête à essayer ! C'est quand même incroyable tous ces destins nés de l'esprit d'un seul humain, tu ne trouves pas ? Quand tu penses, par exemple, à sir Arthur Conan Doyle qui a inventé le personnage de Sherlock Holmes, tu imagines un peu l'intérieur de son cerveau ? Comment est-ce qu'il a pu avoir autant d'idées ?

Louna fronça les sourcils.

— Tu sais, un roman, c'est quand même une grosse entreprise... Je parlais plutôt de rédiger des trucs courts, pour te faire plaisir. Parce que, je ne veux pas faire la môman, hein, mais tu ne penses pas que juste du repos, ce serait bien aussi ? T'as été à fond ces derniers temps et j'ai remarqué que tu avais eu plusieurs crises depuis le début du déménagement, ce n'est peut-être pas le moment indiqué pour...

— Mais non, la culpa Éva, tu t'inquiètes pour rien, crois-moi. Ces crises, comme tu dis, c'est juste un petit essoufflement, le cœur qui bat un peu trop vite, rien de plus. J'ai eu beaucoup de choses à gérer, mais le plus dur est fait. Un peu de repos et tout ira pour le mieux.

Louna affichait un air mi-figue mi-raisin.

— Ouais, bon, tu es la mieux placée pour savoir... Et ce tableau que tu as trouvé avec l'histoire du testament, c'est bizarre quand même, non ? Tu sais quoi déjà, sur le premier propriétaire ?

— Pas grand-chose. C'était un immigré russe qui a légué la librairie à Ernest avant de se suicider. Je ne me rappelle pas son nom, et je doute de l'avoir déjà su. Apparemment, l'homme ne parlait pas de son passé. Il était très cultivé, mais toujours taciturne. Vu de quelle manière il a terminé, ce n'est pas très surprenant... En fait, Ernest le connaissait à peine. Il l'avait rencontré un peu de la même manière que moi, mais sans qu'ils passent autant de temps ensemble que nous. C'est tout ce que je sais, Sherlock.

Louna se redressa sur un coude.

— Mais ça ne t'intrigue pas de comprendre pourquoi ce tableau et le bouquin de la vitrine étaient aussi importants pour lui ?

— Bien sûr que si, mais le seul indice que j'ai, c'est le testament.

— Je peux le voir ? Il n'y a pas son nom dessus ?

— Non, c'est le testament d'Ernest, pas le sien. Attends, je l'ai juste là dans mes papiers.

Elle sortit une chemise en carton d'un tiroir de son bureau et donna le document à Louna qui le parcourut en silence, avant de lire à voix haute le passage le plus important :

— « La première condition est que cet endroit reste une librairie et qu'elle ne soit jamais vendue. Elle doit être transmise uniquement, en don ou par héritage, à une personne passionnée qui souhaite sincèrement reprendre l'activité. C'est un cadeau et non une transaction financière. La deuxième condition est que le tableau de *La Jeune Fille sous l'acacia* demeure dans la librairie, à l'abri, et qu'il ne soit jamais vendu ni donné, *sous aucun prétexte*. La troisième, enfin, est que l'ouvrage *Que faire ?* de Nikolaï Tchernychevski présent dans la vitrine ne soit lui non plus jamais vendu ni séparé du tableau et de la librairie. »

Louna releva la tête avec des yeux ronds.

— Attends, c'est quand même dingue tout ça, tu ne vas pas dire le contraire !

Éva s'amusa de l'enthousiasme soudain de son amie. Elle-même avait ressenti une semblable euphorie face à

ce mystère, mais l'absence de pistes supplémentaires avait tari sa curiosité. Cependant, elle n'avait pas tant cherché et elle se promit de s'y atteler bientôt.

— Je suis la première à vouloir en savoir plus, crois-moi, mais je ne vois pas quoi faire ! Et je regrette vraiment de ne pas avoir posé plus de questions à Ernest à propos de cet homme et de l'histoire de cet endroit.

— Mais peut-être qu'en fouillant tu trouveras des indices... Tu pourrais te faire un mur de détective et enquêter pour retrouver sa trace !

Louna lui lança un regard espiègle et tira une dernière bouffée avant d'écraser le mégot dans le cendrier et de déclarer :

— Mais, avant ça, prête pour ton premier dodo dans ton nouveau cocon ?

Cette nuit-là, il faisait noir, un noir d'encre. Éva nageait dans une mélasse informe, les épaules douloureuses et la poitrine en feu, étouffée sous un poids d'enclume. Le souffle coupé, elle avait froid. Lorsqu'elle ouvrait la bouche, la substance sombre l'envahissait. Inexorablement, elle avançait, étrangement sereine. Elle ne ressentait plus rien, sauf une brûlure de délivrance qui enserrait ses poumons et ses os. Doucement, son cœur ralentissait, jusqu'à s'arrêter.

Éva émergea dans la pénombre de la chambre en suffoquant.

*Ce bon vieux cauchemar pour ma première nuit, pas de chance.*

Elle tâtonna à l'aveugle, peu habituée à la disposition des lieux, et alluma la lampe de chevet. Le sommeil l'avait quittée et les aiguilles du réveil pointaient trois heures du matin. Elle enfila sa robe de chambre, ses chaussons et descendit à la cuisine, prenant soin que la lumière précède ses pas. Dans la casserole, le lait enfla dangereusement avant d'être interrompu dans son élan, juste à temps. Éva remplit un large mug et y ajouta une épaisse cuillerée de miel.

Sa mission accomplie, elle posa la tasse fumante sur la table de nuit et démarra son ordinateur portable. Sans

hésitation, elle confia son réconfort aux bons soins du ballet *Casse-Noisette* de Piotr Ilitch Tchaïkovski. Enfant, alors qu'elle y assistait pour la première fois avec sa mère, elle s'était émerveillée de la finesse féerique de la danse, de la mélodie et de l'atmosphère enchantée qui enveloppait les spectateurs. De ce premier amour avait germé sa passion pour la Russie, mais aussi pour le ballet, la musique classique et le violoncelle. D'ailleurs, l'un de ses nouveaux livres de chevet n'était autre qu'une anthologie : *Florilège de la poésie d'amour russe*, dont elle pouvait réciter certains poèmes par cœur tant elle les avait imprégnés en elle.

En guise de lumière tamisée, elle alluma deux chandelles sur la commode en rotin, encadrant le tableau d'un halo mouvant. Dix minutes plus tard, hypnotisée, Éva suivait la danse des volutes d'encens voyageant jusqu'à la toile. La lueur orangée qui se dégageait des bougies animait la scène d'une vie nouvelle. Au loin, les oiseaux chantaient. En contrebas, les fleurs ondulaient sous la brise chaude. Et, contre le tronc, la jeune fille demeurait absorbée par son journal. En la contemplant ainsi, Éva rêvait de pouvoir se pencher, invisible, par-dessus son épaule afin de découvrir les pensées qui l'habitaient.

À pas de loup, chuchotants, des mots s'infiltrèrent dans son esprit. Un murmure tout d'abord, rien de plus, mais s'intensifiant jusqu'à l'extraire du cocon de sa rêverie pour se saisir du cahier et du stylo qu'elle conservait près de son lit.

Dès le lendemain matin, Éva fila à sa papeterie préférée et en revint le sourire aux lèvres, transportant au chaud dans son sac un nouveau carnet. Pas très épais, bien qu'amplement suffisant, dans un style ancien, relié de cuir et incrusté de fines dorures, il était exactement tel qu'elle l'avait imaginé. Il ne lui restait plus qu'à mettre au propre ce qu'elle avait griffonné durant la nuit et continuer à écrire.



## Journal intime d'Apollinariya

*Kislovodsk, mercredi 8 juin 1916*

*Sous l'acacia*

Amour, qui par mille autres chemins te prélasses  
Ignore-tu donc que mes espoirs sont vivaces ?  
Pourquoi ne visites-tu pas mon beau jardin ?  
Approche, pollinise ces fleurs entre mes mains.

Mes yeux errent, s'abîment dans l'horizon fugace.  
Toi, Destinée, qui jadis as tissé nos liens,  
Avant que mon amie, Espérance, se lasse,  
M'offriras-tu, enfin, le cœur promis au mien ?

Cupidon, vois-tu tous ces beaux coquelicots  
Rouge, or, en voici quelques-uns sur mon sein,  
Leurs doux pétales fragiles en sont le sceau  
D'espoir ! Le poseras-tu sur nos vies demain ?

Et si tu ne peux venir embrasser nos joues  
Envoie Hermès, qu'il me murmure son soupire  
Afin que, le jour où il caresse mon cou,  
Je reconnaisse le souffle qui me faisait languir.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Le bruit des pages**  
Livia Meinzolt



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

